

C'est bien joli, un joli début, un gracieux commencement, un don de souplesse et de légèreté pour une danseuse, une nature particulière qui tient de l'oiseau ou du duvet soulevé par le vent, quelque chose qui naît et qui jouit ingénûment du bonheur de naître, quelque chose qui se forme et qui ajoute au charme du présent les promesses de l'avenir; mais cela ne vaut pas encore l'art achevé, le talent accompli, le don, la beauté de la femme et l'étude, réunis en une triple perfection. Mais ce n'est que le premier jeu de l'année, c'est juin qui en est la grande fête, et la grande fête de la danse à l'Opéra, ç'a été le retour de Mme Ferraris.

Mme Ferraris a fait un voyage triomphal en Russie; elle était à Saint-Pétersbourg dans le même temps que Théophile Gautier. L'auteur de *Sacountala* et *Sacountala* en personne s'y sont rencontrés tout à point, l'un pour faire répéter son ballet, l'autre pour créer une seconde fois le plus poétique de ses rôles, tous deux pour se faire mutuellement les honneurs de la représentation, l'artiste au poète sur la scène, le poète à l'artiste dans le *Journal français de Saint-Pétersbourg*. Le temps passe comme un rêve; s'il y a trois mois de cela ou si c'était hier, je n'en sais rien; je suis sûr que ni Théophile Gautier ni Mme Ferraris ne le savent. Ils se sont quittés à Saint-Pétersbourg et tout d'un coup ils se retrouvent à Paris. Le rideau se lève; Mme Ferraris paraît, toute la salle éclate en applaudissements; rien n'est changé; il n'y aura qu'un excellent feuilleton de moins.

Du reste, il n'y a pas de feuilleton, j'entends de feuilleton un peu étudié à faire aujourd'hui. Le programme de la semaine est trop chargé. Il ne faut dire qu'un mot de ceci, un mot de cela, pour pouvoir parler de tout en courant. Mme Ferraris a fait sa rentrée lundi au soir. Élégance, lent et délicieux abandon dans les poses... (*Tu, Tityre, lentus in umbra*) légèreté non pas d'oiseau-mouche, mais de nymphe dansante, aisance gracieuse à dessiner les temps les plus difficiles, pointes exécutives sur un ongle de diamant, entrechats battus comme les trilles de Mme Persiani, variété, correction, toute Mme Ferraris enfin, et deux rappels avec enthousiasme.

Mme Csillag, second début dans le *Favorite*, belle méthode de chant, style large, grande et profonde, voix, élan et puissance dramatiques; plus de succès encore que dans *le Prophète*.

Mme Pitteri, premier début dans le divertissement de la *Favorite*, dans italienne, des pointes, de la hardiesse et du tour de force, charmant visage et charmante personne. Ce fut le pas de Carlotta Grisi qui commença le succès de la *Favorite*; ce fut le pas de la *Favorite* qui commença, ou peu s'en faut, le grand succès de Carlotta Grisi. Mlle Pitteri n'est pas maladroite; elle prend tout simplement le chemin qui mène à *Giselle*.

J'ai déjà cité trois noms, et je remarque qu'il n'y en a pas un de français. Je ne voudrais pas le dire trop haut, mais, si nous prêtons beaucoup d'ordinaire aux théâtres étrangers, nous leur empruntons un peu pour le moment. Je regarde du coin de l'œil les affiches de nos trois théâtres lyriques: à l'Opéra, *Herculanum* et Félicien David; bien! mais les lendemains d'*Herculanum* sont à Meyerbeer et à Verdi. On va reprendre pour Mme Caroline Barbot les *Vêpres siciliennes*. A l'Opéra-Comique, Meyerbeer et Gevaert [Gevaert]. Au Théâtre-Lyrique, Weber et Mozart, *Abou-Hassan* [*Abu Hassan*] et *l'Enlèvement au sérail* [*Die Entführung aus dem Serail*], ou bien *Faust*, traduit de Goethe. Après cela, Goethe est partout chez lui, et Paris est bien entré pour quelque chose dans le talent comme dans la vie d'Ary Scheffer, qui est au moins le second père de Marguerite.

Gounod, d'ailleurs, est Parisien et mérite qu'on le compte. Weber et Mozart

sont de tous les pays où on les admire. Meyerbeer est encore un peu plus Français que M. de Humboldt. Gevaërt [Gevaert] est Belge, autrement dit à demi Français, et, s'il s'agissait de Grisar, je dirais Français et demi. Enfin, Français ou non, je plaisante: ce qu'il y a de plus français là-dedans, c'est d'aimer tout ce qui est bien et de donner à tous les talents double droit de cité: droit de cité pour Paris, droit de cité pour l'Europe entière. C'est Paris qui fait les succès européens, les renommées européennes. Demander à Meyerbeer ce qu'il en pense; demandez-le à Mme Ristori, et persuadez à Gevaërt [Gevaert] d'aller donner ses premières représentations à Bruxelles: Gevaërt [Gevaert] n'en courra pas la chance, il y perdrait trop; mais, en réalité, nous y perdrons aussi et surtout nous aurions perdu vendredi au soir un très joli opéra comique.

Le *Diable au moulin* est un petit acte tout à fait réussi, à commencer par la pièce, qui est très amusante. Je le dis de bon cœur, comme un homme qui n'a pas souvent eu l'occasion d'être agréable à Michel Carré et qui se trouve heureux de lui donner une revanche. La pièce est amusante et faite avec soin. Il y a longtemps que je l'attendais. Michel Carré a bien voulu se déterminer à travailler sur un plan véritable, je ne dis pas sur un sujet nouveau, mais sur un sujet régulièrement disposé et d'une juste mesure. Qu'en dira Jules Barbier? Ce n'est pas lui qui aurait souffert cette faiblesse. C'est Cormon qui sera entré là-dedans avec ses anciennes habitudes.

Tant mieux! La voila rompue, cette association de deux hommes d'esprit pour l'exploitation du *rien*, association bizarre dont le *Pardon de Ploërmel* est l'expression la plus audacieuse et la plus triomphante. Elle devait périr de sa propre victoire. Elle avait commencé par le rien piquant et délicat, elle était arrivée au rien sans déguisement, au simple rien, au double rien; comme elle ne pouvait plus dépasser son chef-d'œuvre, elle s'est dissoute. Je ne la regrette pas pour ma part, ni le public non plus, ni Michel Carré, je présume, après le plein succès du *Diable au Moulin*.

Vous connaissez le *Diable au Moulin* comme le *Petit Poucet* et *Barbe-Bleue*; mais depuis que Perrault a écrit ses deux contes, les mères et les nourrices, les pères et les oncles, les grands frères et les grandes sœurs les ont réarrangés de cent mille manières! MM. Cormon et Michel Carré ont réarrangé à leur façon la plus vieille pièce qui soit au monde et qu'ils ont rajeunie en la refaisant.

Antoine, le meunier, est un démon. Toinette et Fargeau qui le servent tremblent devant lui. Il est en querelle avec tous ses voisins. Le garde-champêtre dresse à chaque instant des procès-verbaux contre lui, mais il n'ose pas les lui remettre, parlant à sa personne. Avec cela, Antoine a bon cœur, il a même mieux que cela, il s'est aperçu, ce matin en se rasant, qu'il avait un cœur; et, tout de suite, il a imaginé de le placer n'importe où en légitime mariage. Antoine n'est pas plus gêné que cela. Une fois habillé, il est parti comme un candidat à l'Institut qui va faire ses visites. Il est allé de porte en porte demander la main d'une jolie fille, mais, comme vous pensez bien, toutes les jolies filles se sont dépêchées de mettre leurs mains sous leurs tabliers.

Antoine rentre donc furieux au moulin. Il en était sorti de même. Fargeau se sauve à la cave, Toinette se sauve dans son grenier. Le meunier appelle l'un, appelle l'autre en rugissant. Toinette entr'ouvre timidement sa porte sur le haut de l'escalier. Arrive ici que je t'épouse! lui dit Antoine d'une voix tonnante, et Toinette s'enferme aussitôt avec un cri de détresse. Eh bien! dans la chambre d'à côté, il y a pourtant une plus jolie fille encore que les fillettes du village et qui est venue de loin tout exprès pour épouser cette façon d'ouragan. C'est Marthe, la nièce du fermier Boniface, une petite madrée, accorte et fine à passer dans une bague, une de ces mignonnes

créatures qui coupent les griffes des lions amoureux.

Marthe s'est donc mis en tête d'appriivoiser Antoine. Comment cela? Par la douceur? Au contraire. Rappelez-vous ce que dit Régnier dans sa onzième satire:

Et, tant que je vivrai,  
Je croirai qu'il n'est rien au monde qui guérisse  
Un homme vicieux comme son propre vice.

Vivacité pour vivacité, colère pour colère. Marthe commence par casser tout dans la cuisine. Ce n'est rien; c'est l'omelette qui ne voulait pas se retourner. On se met à table. Antoine s'impatiente contre Fargeau, Marthe s'impatiente contre Toinette. Pif! paf! un soufflet à droite, un soufflet à gauche, et les assiettes de voler, jusqu'à ce que Marthe, pour aller plus rondement en besogne, renverse la table par terre.

L'oncle Boniface, que rien n'émeut, explique doucement les choses: « Vous, c'est la sang qui vous travaille, dit-il à Antoine; elle, c'est les ners. »

Mais Antoine s'enferme dans sa chambre sans répondre. Il est honteux de lui, parce qu'il aime Marthe, bien entendu. // 2 // Il est triste aussi pour elle. Quel dommage qu'une fille qui semble aussi douce ait d'aussi vilains moments de folie! Si seulement elle pouvait se corriger! Mais la rusée a l'air de n'en rien croire. Elle feint de vouloir s'en aller et de se condamner à rester fille toute sa vie. Rester toujours garçon, c'est peut-être aussi ce qu'Antoine aurait de mieux faire. Essayons, cependant, dit-il le cœur tout chagrin.

On convient que, si on se sent prêt à s'emporter, on se regardera mutuellement pour s'encourager l'un l'autre à la patience. Vienne maintenant l'épreuve, car c'est là le grand point. Toinette et Fargeau viennent demander leur compte, le paquet sur l'épaule; et, dame! tout en pâlisant de leur courage, ils disent de bonnes vérités à leur maître. Eh bien! quoi? Antoine regarde Marthe et leur demande pardon. Le garde champêtre arrive avec un nouveau procès-verbal; Antoine prend le papier en souriant et le met dans sa poche. Quatre honnêtes garçons à qui Antoine a donné la chasse tout à l'heure, pour se venger sur eux de leurs bonnes amies, arrivent armés de gourdins, et le village les suit pas curiosité. Antoine regarde encore Marthe, tend les deux mains à tout le monde et invite tout le monde à sa noce.

Je ne dis que le gros de l'affaire; c'est le détail qui est naïf, observé, spirituel, amusant. Avec de jolis costumes brabançons et la couleur générale que la musique ajoute à l'ensemble, cela fait un piquant tableau dans la manière gracieuse et naturelle de Dillens.

On réussit à merveille la paysannerie en littérature. L'*Illustre docteur Mathéus*, d'Eckmann-Chatrian, après la *Mionnette* et avec un accent de bonne humeur que celle-ci n'a pas, est un nouveau chef-d'œuvre du genre. La partition de Gevaert [Gevaert] ressemble singulièrement à l'*Illustre docteur Mathéus*, c'est de la bonne paysannerie en musique. Le ton de la campagne y est d'un bout à l'autre. Gaîté, franchise et rondeur, sans oublier les petits artifices et les finesses de la naïveté, bien faite, tout y est. Comme style et comme couleur générale il y a là une curieuse invention. L'orchestre se porte bien. Le chant se porte bien. Tout cela respire la santé et la vie rustique. Tout cela est gai, j'y reviens et je ne trouve pas de meilleure expression. Tout cela est dans le mouvement et dans le geste de la scène. Le rythme sautillant et robuste met le public en train de s'amuser. Il y a des dessins

**LE PAYS, 16 mai 1859, pp. 1-2.**

d'accompagnement du plus coquet et du plus gracieux travail, des motifs francs et distingués. Je ne sais pas ce qui n'est pas ingénieux et riant dans la partition entière, et cependant je ne vois pas non plus quelle mélodie bien détachée et bien distincte on en pourrait retenir, mais ce qui ne se voit pas dès le premier jour se voit le second ou le troisième.

Mocker, Ponchard et Prilleux, Mlle Lefebvre et Mlle Lemercier, jouent la pièce avec intelligence et avec esprit. Le *Diable au moulin* pourrait bien avoir la fortune du *Chalet*, même à côté du *Pardon de Ploërmel*, et plus gagner que perdre au voisinage.

**LE PAYS, 16 mai 1859, pp. 1-2.**

Journal Title:	LE PAYS
Journal Subtitle:	Journal de l'Empire
Day of Week:	Monday
Calendar Date:	16 May 1859
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	N. 136
Year:	Onzième Année
Series:	None
Issue:	Lundi 16 Mai 1859
Livraison:	None
Pagination:	1-2
Title of Article:	Revue Dramatique
Subtitle of Article:	Opéra-Comique: <i>Le Diable au moulin</i> , opéra comique en un acte, paroles de MM. Michel Carré et Cormon, musique de M. Gevaërt [Gevaert]
Signature:	Edouard Thierry
Pseudonym:	
Author:	
Layout:	Internal text
Cross-reference:	None